

La question de l'invisibilité des femmes âgées immigrées

Autour de l'exposition : « Les Minguettoises. Elles nous racontent leurs Minguettes » Centres sociaux des Minguettes

Camille Evrard : étudiante en Master 2 d'anthropologie à l'Université Lyon 2, je travaille sur le façonnement des sociabilités entre femmes âgées dans le temple bouddhiste de l'Amicale des Teochew à Paris. Je questionne le parcours migratoire de ces femmes arrivées en France lors de la vague migratoire des années 1970 et étudie leur manière de faire groupe dans cet espace communautaire et religieux.

Ce texte fait suite à l'entretien avec Julie Leblanc sur la question de l'invisibilité des femmes maghrébines dans le quartier des Minguettes à Lyon.

Immigrées en France dans les années 1950-1960 et d'origines maghrébines (d'Algérie, du Maroc et de Tunisie notamment), les « Minguettoises », comme elles aiment se prénommer, racontent par le biais de cette exposition « Elles nous racontent leur Minguettes » leur histoire, leurs souvenirs, leur vie dans le quartier des Minguettes à Vénissieux. Quartier trop souvent défini par la violence, c'est une autre vision que les femmes ont souhaité montrer au travers des images et des récits. Julie Leblanc, dans le cadre de sa thèse sur la question de l'invisibilité sociale des femmes âgées d'origines maghrébines, propose à un groupe de femmes de participer à la reconstitution de leurs mémoires. Elles deviennent alors actrices au sein de cette exposition qui les met en lumière, avec l'appui d'une photographe, Bénédicte Bailly, et d'une artiste plasticienne, Julie Martin-Cabetich.

La figure de la femme immigrée âgée commence peu à peu à émerger dans les travaux en sciences sociales.

Les recherches sur les femmes en migration ont tardé à voir le jour en France. Le terme d'« immigration » renvoie d'emblée à un phénomène très masculin, à la figure de l'homme travailleur ayant immigré pour subvenir aux besoins de sa famille restée au pays. Malgré quelques avancées en sociologie à partir des années 1970 et l'émergence de travaux sur l'immigration féminine avec des figures telles que Mirjana Morokvasic (2008), puis dans les années 1980 en histoire où la question prend des enjeux politiques et scientifiques, les femmes sont encore souvent relayées à leurs rôles de mères et d'épouses, gardiennes d'une tradition d'origine et dépendantes économiquement. Leur parcours migratoire est en proie à un discours qui les victimise et les renvoie à une migration subie et liée au regroupement familial. Il faut attendre les années 1990 et même les années 2000 pour que la question de la visibilité des femmes immigrées émerge, ainsi que les questionnements sur leurs places dans la société tant institutionnelles, politiques que juridiques. Des travaux sur les engagements et la mobilisation des femmes commencent aussi à émerger. Les travaux en sciences sociales sur le vieillissement des populations migrantes en France sont encore très peu nombreux et l'on constate que le biais masculinise occulte la question des femmes et les isole encore dans la sphère purement domestique. On retrouve quelques travaux sur la vieillesse, avec des chercheuses telles qu'Ellen Corin (1982) qui questionne la vieillesse sous un regard anthropologique, Justine Rochot (2017) qui travaille sur les questions de sociologie de la vieillesse et du vieillissement en Chine contemporaine, ou encore Kang Xiaofei (2009) qui aborde les questions de vieillissement des femmes en Chine rurale. Les travaux de Claudine Attias-Donfut (2006) sont également intéressants car ils questionnent le vieillissement des personnes immigrées en France. Sur l'immigration féminine en particulier, Fatima Ait ben Lmadini (2008) travaille sur la vieillesse et l'immigration des femmes marocaines en région parisienne.

Les femmes âgées restent relativement invisibles dans la recherche comme dans l'espace public. Le travail des chercheurs en sciences sociales contribue peu à peu à donner la parole aux femmes et à aborder le sujet par le biais de différents supports.

C'est dans ces questions que s'inscrit l'exposition « Elles nous racontent leurs Minguettes ». Julie Leblanc questionne dans ses travaux les raisons pour lesquelles les femmes sont qualifiées d' « invisibles ». Les femmes habitants aux Minguettes sont pour la majorité d'entre elles arrivées en France dans les années 1950.

L'expansion du projet par une mise en exposition est partie de l'idée de redonner la parole aux femmes sur leur parcours de vie. Il s'agissait de repartir de leur vécu et de leur permettre de produire elles-mêmes un discours.

Mettre en place un tel projet de recherche soulève quelques questions éthiques, dans la mesure où les femmes ne sont pas forcément en recherche de visibilité et ne souhaitent pas se dévoiler sur leur vie quotidienne et encore moins sur leur parcours migratoire. La mise en exposition amène ainsi les femmes à se questionner sur ce qui sera montré et quelles images elles veulent donner à voir de leur quartier. Les questions liées à l'intimité et à l'émotionnel rendent délicate la mise en visibilité des éléments de vie.

On peut se poser la question de la légitimité du chercheur à construire un travail et sur ces questions de mise en visibilité et de mise en exposition. Tout travail rencontre des limites et des questions éthiques. Mettre en exposition, ne serait-ce pas parler à la place des femmes ? Comment le chercheur peut-il prendre en compte ces questionnements dans sa recherche et les projets qui en découlent ?

D'autres sujets se développent dans la recherche en sciences sociales et permettent d'élargir les réflexions sur la question de la visibilité des femmes. Pour ma part, j'étudie un groupe de femmes âgées dans un temple bouddhiste du XIII^e arrondissement de Paris. Dans cette ville et sa banlieue vit une importante population de personnes d'origines chinoises et sud-est asiatiques arrivées en France dans les années 1970-1980 dans le contexte des guerres au Cambodge et au Vietnam qui ont poussé les populations chinoises installées en Asie du Sud-Est à immigrer en Europe ou en Amérique. Les femmes âgées vivant à Paris issues de cette vague migratoire sont installées depuis une cinquantaine d'années et sont aujourd'hui retraitées et pour la plupart déchargées de leurs responsabilités familiales. Leur vie quotidienne s'effectue au niveau du quartier et autour de réseaux d'associations bouddhistes créées dès les années 80 dans le but de maintenir le lien et la solidarité entre des personnes de mêmes origines. La fréquentation des temples de manière régulière devient pour ces femmes un moment de convivialité où se façonnent des sociabilités féminines entre personnes d'ancienne génération. Entre les questions sociales, culturelles, économiques et politiques, le processus de vieillissement en contexte d'immigration féminine se trouve au cœur de dynamiques intéressantes à analyser pour les chercheurs en sciences humaines et sociales.

La naissance de plusieurs travaux sur ces groupes dits « invisibles » bousculent et font émerger certains débats sur leur mise en visibilité. Julie Leblanc nous offre un aperçu de la forme que peut prendre la mise en visibilité des femmes immigrées, dans un contexte particulier aux Minguettes dans la région lyonnaise. L'exposition a été annulée en 2020 en raison de l'épidémie de Covid-19 et reprendra dans le courant 2021. On peut se poser la question du lieu même de l'exposition aux Minguettes, dans le quartier où vivent les femmes. Serait-il pertinent de diffuser l'exposition ailleurs pour accentuer cette visibilité ? Encore une fois, la question dépasse la simple mise en visibilité, et s'élargit à des questions éthiques, de discrétion et de légitimité à parler à la place d'autrui.

Les origines, les parcours migratoires et les vies sont toutes différentes. Les femmes ont toutes un parcours personnel qu'il ne s'agit en aucun cas de comparer et de catégoriser. Néanmoins, la question des femmes immigrées âgées en France suscite des questionnements similaires quant au vieillissement, aux processus d'invisibilité sociale et de mise en visibilité. Les propos de Julie Leblanc s'insèrent dans un développement de travaux en sciences sociales sur ces questions et font partie de la construction d'un discours donnant la parole aux femmes elles-mêmes et à la possibilité de (re)construire leurs mémoires encore trop mises sous silence.

Quelques pistes de lectures :

Ait Ben Lmadani Fatima, « Les femmes marocaines et le vieillissement en terre d'immigration », L'Harmattan « Confluences Méditerranée », 4, n°39, 2008, p.81-94

Attias-Donfut Claudine, *L'Enracinement. Enquête sur e vieillissement des immigrés en France*, Armand Colin. Paris, 2006, 357p.

Corin Ellen, « Regards anthropologiques sur la vieillesse ». *Anthropologie et Société*, 6, n°3, 1982, p.63-89.

Guerry Linda, « Femmes et genre dans l'histoire de l'immigration. Naissance et cheminement d'un sujet de recherche », *Genre & Histoire* [Online], n°5, 2009. <https://journals.openedition.org/genrehistoire/808?lang=en#quotation>

Morokvasic Mirjana , « Femmes et genre dans l'étude des migrations : un regard retrospectif », *Les cahiers du CEDREF*, n°16, 2008, p.33-56.

Rochot Justine, « ‘‘Un parc à soi’’ : les parcs, territoires de la vieillesse en Chine urbaine contemporaine ». *Lien social et Politiques*, n° 79, 2017, p. 193-214. <http://id.erudit.org/iderudit/1041739ar>]

Schmöll Camille, *Les damnées de la mer. Femmes et frontières en méditerranée*. La Découverte. Paris, 2020, 248p.

Revue *Hommes et migration*, n°1331, 2020 : « Femmes engagées » <http://www.histoire-immigration.fr/hommes-migrations/numeros/femmes-engagees>

Xiaofei, Kang, « Femmes en milieu rural, vieillesse et activités dans les temples ». *Perspectives chinoises*, n°4, 2009, p. 44-55. <https://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5359#text>